

LA LUNE EN PLEIN SOLEIL - EXTRAITS

4e de couverture

... Wambuzara lance un cri de guerre dans la vallée encaissée, les chiens aboient, le village est averti de notre arrivée. C'est leur coutume. i quelqu'un arrive par surprise comme un étranger perdu, par exemple, il risque sérieusement de se faire abattre d'une flèche au curare. C'est lui ou eux, le premier qui tire a gagné, en sauvant sa vie et celle des siens...

... Soudain, et pourtant je n'ai rien fumé, je me retrouve dans un film de Blanche Neige. D'énormes papillons Morfo bleu céleste fluorescents m'entourent. J'épaule mon fusil pour me défendre, arme le cran de sécurité, cherche la victime, et m'aperçois que le canon du fusil a changé d'orientation. Une bonne dizaine de papillons Morfo bleu céleste se sont alignés dessus comme des hirondelles...

... Le chef, par traduction simultanée, comprend que je l'invite à faire un tour en voiture. Une voiture bien de chez nous. Je dessine au sol une énorme bagnole en vue aérienne, peaufine un cercle parfait pour le volant, trace les sièges, esquisse à part les roues pour leur montrer que ça tourne, et l'invite à y monter. Ce qu'il fait en s'asseyant à côté de moi. Karikaé qui a l'air de savoir ce qu'est une voiture monte aussi, et tout le monde essaie de trouver une place. Je gueule « silence » puis

actionne le moteur. Vroum,vroum ! Le chef roucoule « *Ayo ayo hu marta marta ayo !* » toutes les deux minutes, montrant par là que pour lui, ça roule...

Texte

1

C'est sur le toit du bus que nous allons voyager, calés sur les bagages et les poules des Afghans. Mais c'est beau, beau tout le long de l'Hindou Kouch. Parfois le bus s'arrête sous un mûrier et nous en profitons tous pour faire la cueillette d'énormes fruits. J'ai l'impression de retrouver le plaisir du tourisme. Coincés sur le toit depuis déjà 200 kilomètres, la poussière du désert nous a enseveli et nous sommes désormais tous de la même couleur : le racisme est enfin aboli entre nous, inch allah !

Nous passons une première nuit à Maïdan dans une hutte de boue. Nous mangeons une petite boule de riz et buvons dix litres de thé. Je viens de découvrir le régime alimentaire de la région. Suit une autre grosse journée à essayer d'éviter les rayons solaires qui nous transpercent. On s'abrite à tour de rôle sous des sacs de jute pour filtrer de l'ombre. Le paysage est super, super. J'ai chaud là-haut, j'ai mal au ventre, j'ai le mal de mer en plein désert.

On arrive dans la vallée de Bamyân à la tombée de la nuit. Une autre hutte de boue nous sert d'hôtel, un autre repas

afghan de nourriture. Je décide de me balader au pied de Bouddha. C'est la pleine lune ; j'avance à pas feutrés n'osant pas déranger la nuit.

* * *

Salam alekoûim !

Alekoûim salam. Allah uakbar !

Un vieil homme me prend la main. Décidément, dans ce pays on se prend la main ; c'est le pied !

Je m'aperçois vite qu'il est aveugle et parti dans la litanie éternelle du Coran. Je continue marcher tout droit, ne sachant pas si je dois l'accompagner quelque part.

2

Il murmure le chapelet d'Allah. Mais force nous est d'arrêter aux pieds des gigantesques représentations de Bouddha. J'ai le vertige de me sentir si petit, si petit. Le vieux est silencieux et presse ma main au rythme de son Dieu. L'homme est plus grand que ce colosse de pierre, la vie humaine est supérieure à son acte, mais l'acte est la sagesse d'Allah uakbar. J'arrive à comprendre le vieillard qui s'assied

en s'aidant de sa longue canne. Il ressemble à un paria galeux des ruines du corbeau. Je m'assieds en face de lui, le regardant préparer un shilom de hasch. Quand il me le tend et que je le porte à la bouche pour y aspirer la résine magique, je sais que je vais passer de l'autre côté de l'image, encore une fois.

Sous la lumière de la lune nous prenons un escalier de pierre sinueux qui nous monte lentement au sommet de la tête du Bouddha. Nous nous asseyons à nouveau et recommençons la cérémonie. Il doit avoir soixante dix ans, le vieux, et doit fumer comme ça tous les jours. Il n'est même pas essoufflé d'avoir grimpé les marches.

La lune grossit de plus en plus devant les deux mages assis en face d'elle. Elle monte dans le ciel, ouvrant la voie vers les espaces cosmiques. Le disque lumineux repose implacable sur la crête des montagnes, observant comme une loupe sa terre promise. Gengis Khân arrive sur la gauche avec sa horde de barbares mongoliens, faisant hurler de terreur les chiens dans toute la vallée. Un brouillard envahit la terre brûlée par la rage humaine. Le vieillard me tend un autre shilom de haschisch. J'arrive à peine à respirer qu'il faut souffler encore. Je renonce, il insiste, j'en prends, je m'écroule. Gengis Khân me regarde, les crocs sanglants ; son cheval étranglé git à terre devant le Bouddha. Gengis Khân ordonne d'effacer toutes les inscriptions et tous les regards qu'il fait crever par milliers. Gengis Khân me dit adieu.

Je traverse un magnifique champ cultivé qui dépareille dans ce désert, un secret de source, sans doute. Un homme sortant de nulle part m'interpelle. Je me retourne, mais c'est à moi qu'il s'adresse. Il me montre sa jambe, je lui montre mon front. Il lève la jambe de pantalon pour me montrer un énorme point noir sur le mollet. Je m'approche prudemment ; ça n'est pas parce qu'un homme te montre son grain de beauté sur sa jambe qu'il faut aller y mettre son nez dessus. Je m'approche quand même un peu plus et constate que le paysan a mis une plaque de hasch sur une vilaine plaie infectée. Il croise ses mains, me demandant par pitié de le soigner -acha baba. Il veut que je lui fasse un miracle. Je n'ai rien d'autre sur moi que du hasch et deux concombres. Seigneur, comment puis-je faire un miracle ? C'est salement infecté, au point que je dois me boucher le nez à cause de l'odeur. Je rétléchis aux événements en fabriquant un mélange de tabac et de hasch, et en le remettant dans le tube. Un joint assez réussi. C'est con qu'en Afghanistan, capitale mondiale du haschisch, on ne trouve pas de papier à rouler ni même de papier chiotte.

Après un rapide échange d'aspirateurs, je lui fais comprendre qu'il doit aller à l'hôpital. Il ne veut pas et insiste pour que je fasse quelque chose. Je regarde la blessure et m'aperçois qu'au milieu un trou de balle me regarde. Je comprends pourquoi il ne veut pas aller chez les modernes.

Les concombres, c'est beau, et le haschisch c'est la terre ; la fumée, c'est l'air ; il manque le feu, pour Allah. Je veux bien le cautériser s'il ne veut pas perdre sa jambe.

4

Il m'avoue avoir enlevé la balle avec son couteau. Complètement défoncé, je ressens le pouvoir de réellement faire quelque chose. Je lui demande son couteau, lui ordonne de faire un feu, et je commence à faire rougir la lame. Il vient de comprendre, le chérubin, que je vais lui mettre ce fer rouge sur sa plaie si douloureuse.

Il se retourne vers l'horizon et s'agenouille pour prier qu'Allah est grand. Je ne sais pas s'il va être hou-là-là, mais c'est sûr qu'il va en chier dans son froc s'il veut garder sa jambe. Tenter cette opération ne me tranque pas la moindre peur. J'ai déjà fait des trucs comme ça en montagne, quand je travaillais dans un refuge. Mais défoncé à ce point, je pourrais même découvrir mon âme sans réponse. Étoile de ma vie, donne moi les forces nécessaires pour vaincre ce mal !

Le couteau est prêt, d'un blanc lumineux, Je l'approche de la jambe ; ça va être comme du lard dans une poêle. J'appréhende toutefois l'odeur de chair humaine.

Le bout d'un canon de fusil vient de se poser sur ma nuque. Un nouveau moustique dans ma vie.

« It's my brother ; if you make bad, I blow you head off. »

L'Afghan qui me parle a l'air d'un intello politicien tenant un fusil contre ma tête. Je croise le regard du paysan qui me dit « vas-y », sans sourciller. Je plaque le couteau sur la jambe qui grésille. L'homme n'a pas bougé, surpris. Je replaque le couteau dans l'autre sens en formant une croix. La pression du fusil augmente, forçant mes yeux à se rapprocher dangereusement de la lame rougeoyante. Je trace au centre l'horizontale coupant les rayons du soleil. Une goutte de sueur tombe sur le couteau, formant un nuage de vapeurs éphémères ; je recroise les yeux du héros blessé ; je ne vois que le blanc de ses yeux.

Un filet de sang coule sur la longue barbe, il s'est mordu la langue au nom d'Allah. Je fais pivoter la lame en cercle, étalant le beurre de la graisse humaine sur tout le cercle. C'est fini ; l'homme tombe à la renverse sans un bruit comme dans un film au ralenti. Le fusil a disparu, le frère tient son frère dans ses bras ; il est toujours vivant. Je refais un joint, les mains tremblantes et le front dégoulinant sur la cigarette. J'aspire une grosse goulée de fumée et la recrache dans la bouche du blessé. Je recommence dix fois...

* * *

Assis sur un rocher à contempler les vautours inexistants, je me fume la dernière cigarette du condamné. Le ciel m'offre un concert de voix venant de nulle part, les bruits familiers, les rires, les chants des humains. C'est une caravane de nomades pachtous qui franchissent les frontières par les montagnes. Je tombe à genoux, ne pouvant plus me tenir. Une femme vient me toucher les cheveux, une autre le dos et très vite je suis entouré par une dizaine d'enfants. Puis ce sont les hommes, puis c'est de l'eau fraîche. Les femmes ne sont pas couvertes comme à Kaboul ; celles-là respirent la liberté, et les hommes sont des hommes très fiers de leurs femmes. Et très dangereux.

La caravane me quitte rapidement comme un rêve quitte le dormeur. Un homme à l'amère s'arrête un instant, se retourne et ajuste son fusil dans ma direction. Je lève les bras au ciel, attendant sa clémence. L'homme attend et m e vi se mai s ne tire pas. Il rejoint la caravane en souriant. Acha baba. En me rafraîchissant avec eux j'ai eu très chaud. Ils ne laissent en général aucun témoin sur leur passage.

Je continue mon non chemin vers le château de la princesse qui n'existe peut-être pas - d'ailleurs je m'en fous carrément. J'avance dans le désert sachant que je ne trouverai pas la vallée, le chemin du retour n'existant plus. Celui de l'aller a disparu. Le ciel bleu des goélands se crepité de milliers d'étincelles, et je dois marcher presque les yeux fermés. Gengis Khàn revient avec sa horde exterminer la région de Bamyân une dernière fois avant sa réincarnation.

Un Mongol à cheval, de la viande humaine entre ses dents, m'attrape au passage et me met à califourchon sur le ventre derrière lui. Jambes pendantes. La terre est devenue mon ciel, et comme le balancier d'une horloge, je regarde impuissant le reste du massacre.

* * *

Planté assis devant le feu de bois qui crépite, je me rends compte tout à coup que le bruit des flammes vient de s'éteindre. J'ai un moment de panique en vivant ce phénomène, jusqu'à ce que je me rappelle la soupe de cactus avalée. Le bruit du feu s'éteint, mais le feu continue. Ne comprenant rien à ce qui se passe, je cherche les autres mais il n'y a personne autour de moi. Seul m'entoure le silence total de la nuit et la sensation d'un très grand danger imminent. Marchant vers la rivière, j'y retrouve les autres dans l'eau. Et c'est la fête car tout redevient normal. Ils sont tous nus dans

l'eau et s'amuse à s'éclabousser comme des enfants. Je tiens une bouteille de tequila dans la main gauche et un couteau dans la droite. Putain il faut que je revienne à terre, parce qu'à ce rythme, je vais flipper. Je gueule dans leur direction, mais personne ne m'entend car je n'ai plus de voix. Le son, à nouveau, a disparu, et je commence à douter de mon esprit que je crains de voir disparaître lui aussi.

7

Je décide alors de m'asseoir et de reprendre le contrôle. Pour me concentrer je fixe un gros caillou devant moi. Au bout d'un moment il devient tout mou et prend une couleur chair. Pour l'instant je trouve ça simplement drôle, jusqu'au moment où la moitié de mon corps devient dur comme de la pierre. Je tente le coup en poussant l'expérience de devenir complètement ce caillou. Ça y est. Il ne me reste plus que le coeur, et je serai entièrement transformé. Je suis proche de l'immortalité. Je viens de franchir un espace intergalactique proche de Dieu, à côté de la mort, et décide de faire le grand saut. Je ferme les yeux et me lance dans le grand plein. Mais au lieu de me retrouver devant la lumière de l'absolu, je me sens catapulté dans la rivière, où je coule à pic : le groupe vient de me jeter à l'eau, ne sachant pas que mon poids a changé, et j'explose dans un bruit infamal, fort et vivant.

* * *

Je m'approche d'une habitation et frappe à la porte. Personne ne me répond, mais je sens qu'il y a quelqu'un derrière. J'insiste suffisamment jusqu'à ce qu'elle s'ouvre enfin devant un petit couple d'Indiens qui me laissent entrer immédiatement en refermant la porte à clé derrière moi. Je leur demande poliment si je peux trouver un endroit où dormir cette nuit. Tremblants de peur, ils m'indiquent la rue en passant leur main sous le menton, simulant une décapitation. Ils ne parlent ni espagnol ni rien du tout, et je ne comprends rien à leur histoire, si ce n'est qu'ils sont sous l'emprise d'une terreur diabolique. Alors regardant avec eux à travers les volets, je crois comprendre ce qu'ils veulent dire. Des soldats vêtus de haillons militaires tirent au centre de la rue de gran

8

Puis dans un ralenti cinématographique, un gros barbu lève sa machette et l'abat sur le sac. Un cri humain inhumain couvre la rue. Puis d'autres, et enfin, dans un bruit de gargarisme dantesque, l'horreur absolue s'installe sur la planète.

Je viens d'assister au massacre d'une cinquantaine de paysans. Tous ont été mis dans des sacs et tués à coups de couteaux ou de machettes, comme des animaux. Je dégueule

contre la porte et regarde les Indiens qui se sont mis à genoux.

Je suis dans la merde jusqu'au cou, car si les soldats découvrent ma présence, ce sera mon tour de me retrouver dans un sac. Je me planque dans le cagibi d'une pièce arrière pendant que les Indiens nettoient rapidement mon dégueuli, et on attend, le coeur battant la chamade.

Apparemment personne ne m'a vu entrer au village, car d'habitude les étrangers arrivent par le bus. Je me fais tout petit dans mon réduit et commence à prier sincèrement.

* * *

Un soir, en rentrant à l'hôtel, je m'arrête au milieu de la place "24 de mayo" où déjà un groupe d'ivrognes ouvre la nuit. Un vieux, verre d'alcool à la main m'invite à partager son état. Il pue l'alcool, ce qui est la moindre des choses, et la merde, mais j'aime bien sa façon de parler.

Après avoir traversé le champ de l'ivresse, il me confie son secret. « Il existe », dit-il, « dans la forêt au delà des montagnes, un volcan, el Reventador. Au pied de ce volcan, entre deux rivières, se cache une caverne remplie d'or. »



Nord-est. Je suis certain d'être dans la bonne direction, même si je ne vois toujours pas le volcan. J'entends parfois la voix de Jean-Paul resté plus bas au pied d'un arbre, qui m'implore de revenir. Les larmes aux yeux, entre le volcan et la solitude, j'avance têtue, espérant trouver les traces d'un chemin possible. Après deux heures d'inconscience, battu par les griffes des démons invisibles, je me résigne au sort du retour vers mon compagnon. Les arbres que j'ai marqués d'énormes encoches ont disparu ; le chemin impeccable que j'ai taillé a disparu. Je suis à nouveau perdu et seul, tout à ma folie. Insatisfait et frustré, je m'assieds pour la première fois, tendant l'oreille aux bruits de la forêt. La jungle est merveilleuse, soit, mais en l'abordant comme je l'ai fait, je n'ai eu ni le temps de m'en rendre compte, ni même l'envie de lever le nez.

Ce n'est que bien plus tard, loin du combat entre la nature et son serviteur néophyte que je pourrai contempler sa réelle beauté.

* * *

En rentrant à l'hôtel, chargé comme une mule, je traverse une place où le peuple a commencé ce qui ressemble à une fête populaire comme il y en a tous les jours. Quel bonheur de participer à cet événement, car c'est un peu comme fêter mon départ. Je pose mon sac dans un coin pour jouir du spectacle, et quel spectacle ! Des centaines de soldats tirent de tous côtés. Les balles sifflent audessus de ma tête, et j'essaie de me cacher sous un porche.